

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARTIE POLITIQUE.

FRAGMENTS DE CORRESPONDANCE.

Guernesey, 12 janvier 1855.

Nous sommes vraiment dans le siècle des merveilles. Bien sot qui nierait le caractère typique de notre époque. Découvertes nouvelles, inventions nouvelles, industrie nouvelle, politique nouvelle, tout est nouveau—jusqu'à M. Napoléon III, assurément la plus grande nouveauté de cette ère de nouveautés. Des découvertes, inventions, je ne parlerai pas, tout le monde les connaît comme moi. Mais il me plaît de vous entretenir sur cette politique incroyable, étrange jusqu'à l'in vraisemblance dont nous voyons la toile se tisser sous nos yeux. Par delà l'Atlantique, je doute que vous soupçonniez même ce qui se brasse en Europe. L'alliance anglo-française a comblé de surprise les gens les moins faciles à émouvoir. Le chauvinisme s'est arraché les cheveux; le libéralisme a étonné un joyeux hosannah; le socialisme a boudé; la diplomatie a resserré ses lèvres;—enfin chacun a grimacé suivant la nature de sa marotte. Dans le début, toutefois, les avis étaient presque unanimes: l'ours septentrional serait bellement étranglé par le lion et le léopard anglais, puis déchi- quetté par le coq gaulois. Pauvre ours, va! mais un moment! si les peuples de Bretagne et de France avaient bonne envie de rogner les griffes de Nicolas, il n'en était pas absolument de même de leurs souverains. Le premier, M. Bonaparte, en déclarant la guerre à la Russie, se flattait que cette déclaration suffirait pour arrêter les empiétements moscovites. Il comptait sans le testament de Pierre-le-Grand. Son successeur

actuel, représentant direct du despotisme poli- tique et religieux, n'est pas disposé à battre en retraite. Sûr de la fidélité passive de ses vassaux, il marchera constamment, en engrais- sant le territoire étranger du sang cosaque, mais il ne reculera pas.

Louis Napoléon est aussi mauvais diplo- mate que mauvais straté- gicien. Il n'a pas compris le plan du czar; c'est à peine s'il en distingue les lignes principales mainte- nant. La fleur de la jeunesse française s'é- tiolle, se meurt aux champs de la Crimée. Cent mille hommes jetés brusquement sur le pas- sage des Russes au commencement de l'inva- sion les eussent obligés à rétrograder. La poignée de victimes que les alliés leur ont opposés a péri, vous savez comment! Est-il possible de conduire convenablement une campagne avec deux généraux et deux ami- raux en chef! quand la jalousie et l'envie auront dit adieu à cette planète, je le croi- rai: jusque-là mon opinion sera que, sans l'unité de commandement, on ne saurait mener à bien une campagne. L'incertitude sans- cesse escorta la direction de cette guerre; elle a paralysé les forces intellectuelles et physiques des alliés, tandis que leur ennemi visant un but fixe, s'avance fermement vers lui, en dépit des obstacles qu'il rencon- tre. Chose risible, si on avait l'impudeur de rire en pareille circonstance, le *Moni- teur* français, le *Times* de Londres parlent de négociations pacifiques, d'acceptation de la part de Nicolas des conditions qui lui sont imposées, et, dans le même numéro, ces jour- naux nous apprennent que l'assaut de Sébas- topol est résolu et que les Russes ont repassé le Danube en plusieurs places et ont recon-